

## LETTRES D'ITALIE<sup>1</sup>.

---

A MONSIEUR LE COMTE GOBLET D'ALVIELLA.

MON CHER AMI,

JANVIER 1879. — Nous partons pour Albano. J'y vais passer quelques jours pour étudier tous les documents qu'on m'a remis. Nous sommes seuls à l'hôtel de la Poste. En hiver personne ne vient ici. Cependant, même en cette saison, le paysage est bien beau. De la terrasse de notre appartement, nous avons la vue de la mer qui est éloignée de quatre lieues; on la dirait tout près. Albano est situé sur les premiers relèvements des monts Latins. On voit au premier plan les collines toutes couvertes d'oliviers; à droite, les pins et les gigantesques chênes verts de la villa Doria. Plus loin, une colline que couronnent les ruines du château fort des Savelli. Puis commence la grande plaine romaine d'un vert pâle, ourlée d'une ligne d'un vert plus foncé : ce sont les maquis de la côte. Enfin, à l'horizon, la mer qui, à de certaines heures, brille comme un miroir d'argent. On y voit passer les navires. Quand le soleil couchant s'y plonge, l'argent se change en or étincelant ou en pourpre orangé.

<sup>1</sup> *Suite.* Voir les livraisons des 15 janvier, 15 février, 15 mars, 15 avril, 15 mai, 15 juin, 15 juillet et 15 septembre 1879.

Les promenades dans les bois qui entourent le lac sont charmantes. Les grands châtaigniers et les chênes ont conservé leurs feuilles jaunies. La terre est toute verte. La fougère aquiline, les scolopendres et les cyclamens avec leurs feuilles tachetées forment un vrai tapis. Déjà par-ci, par là, on peut cueillir des fleurs d'anémones, des scillas d'un bleu éclatant, et même des cyclamens rosées. Les jaunes chatons du coudrier jettent leur pollen. Le smylax, comme un lierre étrange, suspend aux branches du taillis ses tiges volubiles garnies de feuilles aux pointes acérées. La végétation se réveille. C'est comme le premier printemps du mois de mars chez nous.

La merveille d'Albano, ce sont ses deux allées de chênes verts, l'une dominant le lac, la *Galeria di sopra*; l'autre, conduisant à Castel-Gandolfo, la *Galeria di sotto*. Ces chênes verts sont gigantesques. Leurs troncs noueux, leurs racines qui se tordent, leurs branches qui s'enchevêtrent sont couverts de loupes et de verrues toutes vertes de mousse. Leurs petites feuilles dures, qui ne tombent pas l'hiver, luisent au soleil. Les arcades de verdure se penchent au-dessus du lac dont les eaux, d'un bleu sombre, miroitent à cent mètres au dessous.

Le palais de Castel-Gandolfo, où les papes faisaient leur villégiature d'été, est un immense bâtiment sombre, mal entretenu : c'est comme un grand couvent adossé à une église. A distance, les profils ont de la grandeur, mais de près ce monument de l'orgueil des pontifes n'inspire que tristesse et ennui. On arrive au palais en traversant une rue sale, formée de maisons délabrées. Les femmes mendient et des gamins en haillons nous jettent des injures et des pierres.

Comment l'influence civilisatrice de la papauté, dont les catholiques parlent tant, ne s'est-elle pas exercée ici? La misère et la sauvagerie des habitants n'est-elle pas le résultat de cette pompe vaine et de toutes ces pierres accumulées? Les papes, le doux Pie IX, par exemple, et les cardinaux qui ont chaque été occupé ce palais, n'ont-ils donc jamais été froissés de cette dégradation qui grouillait sous leurs

fenêtres ? Ou bien les prélats dans la pourpre et le travailleur en haillons leur ont-ils paru d'ordre providentiel ?

Même contraste à Genzano, au bord du lac de Nemi. Le duc Sforza-Cesarini y a un superbe palais très-bien entretenu, chose rare. Le parc est un Eden. Il descend en pentes rapides toutes couvertes des plus beaux arbres, jusqu'aux rives du lac, l'antique miroir de Diane. A côté du palais, on passe sous une arcade de marbre et on pénètre dans une ruelle; elle est sombre, gluante, affreuse : un égout. Cela s'appelle le Corso ! Quelques masures en ruines remplies d'immondices sont de vrais cloaques. A côté, dans des constructions immondes, vivent des êtres humains. Des pourceaux y prendraient la lèpre. De cet amas de choses horribles sort une odeur repoussante. Le duc Sforza, que j'ai rencontré à la *Rassegnà*, est un jeune homme élégant, député au Parlement, bon patriote, qui consacre de l'argent à son parc qu'il aime, à des chevaux, à des chiens. Il a autour de son palais une immense propriété dont les bâtiments sont en bon état. Comment souffre-t-il ces puanteurs et ces horreurs sous ses fenêtres, qu'il ne peut ouvrir sans que les émanations y pénètrent ? Avec quelques milliers de francs, il pourrait ou raser ces bicoques ou en faire de bonnes habitations pour ceux qui les occupent. Il semble qu'on n'ait pas ici, comme dans le Nord, la passion de faire régner autour de soi l'ordre et la propreté.

Les Orsini viennent d'acheter la bourgade de Nemi. Ils déblayent un peu les immondices. Mais il faut dire que rien n'est plus pittoresque que ces amas de vieilles maisons groupées autour d'un château fort, sur les pentes abruptes des cratères. Rocca di Papa, sous ce rapport, est merveilleux.

Nous montons au Monte-Cavo. C'est le point le plus élevé des montagnes du Latium. On retrouve encore, sous les taillis, la voie triomphale en blocs de basalte par laquelle les généraux se rendaient au temple qui dominait toute la contrée. Un couvent a été construit avec ses ruines. De cette hauteur la vue est incomparable. A l'est, la chaîne des Apennins couverte de neige ; au nord, la campagne et Rome

avec ses dômes et ses palais au bord du Tibre. A nos pieds, les cratères des anciens volcans, le lac d'Albano, le lac de Nemi et cette cuve verte qu'on appelle le camp d'Annibal. A l'ouest et au sud, la mer d'un bleu intense, où se dessine en bleu cendré le promontoire du monte Circello et les îles de Ponza.

Marino, près d'Albano, est renommé pour son vin. Le bourg est bâti au bord d'un ravin creusé dans le tuf volcanique où coule un ruisseau. On s'en est servi pour faire un grand lavoir. Toutes les femmes s'y réunissent pour laver le linge. Quoique les costumes manquent, c'est un tableau tout fait ! Les propriétaires des campagnes environnantes, les Colonna, sont tenus de donner chaque année aux habitants, gratuitement, une étendue d'une cinquantaine d'hectares pour planter leurs cignons. C'est une compensation pour les usurpations anciennes. Les *latifundia* se divisent tout le pays. La petite propriété n'existe pas. De là la misère.

— Au moment où j'écris ceci, je lis dans un journal de Mexico, le *Monitor republicano*, le télégramme que voici : *Movimiento en Presas a favor de Negrete. Sofocado. Muertos los cabecillas. Non hay novedad.* Peut-on mieux peindre l'anarchie à l'état chronique ? « L'insurrection étouffée. Les chefs tués. Rien de neuf. » Ce dernier trait est admirable.

— Dans nos promenades, nous rencontrons encore souvent des moines. Ils demandent l'aumône sans vergogne et donnent ainsi un mauvais exemple qui n'est que trop suivi. Presque tous les gens que l'on rencontre, même des ouvriers travaillant dans des carrières, mendient. Les moines n'ont pas été supprimés ici avec violence et avec haine comme en Espagne ou en Portugal, parce qu'ils n'ont pas exercé une aussi intolérable tyrannie. Lors de la dernière suppression des couvents en Espagne, il y a une trentaine d'années, le peuple s'est livré à des atrocités. Dans certaines villes, après avoir mis le feu aux bâtiments, on empêchait les moines d'en sortir à coups de fusil. Tous étaient ou brûlés vifs ou fusillés.

En Portugal, je n'ai pas rencontré un seul religieux ni une seule religieuse. L'interdiction était absolue. Je me rappelle

un épisode qui m'a été rapporté à Lisbonne. Des sœurs françaises étaient venues s'y fixer sous la protection de l'ambassade de France, pour donner des soins aux malades de leur nationalité. Bientôt elles ouvrirent une école où elles attirèrent des jeunes filles du voisinage, donc portugaises ; on leur fit observer que cela était interdit par la loi. Elles n'en tinrent nul compte. Nouvelles observations plus pressantes. Résistance non moins persistante, encouragée par le ministre de France. Le gouvernement portugais voulut en finir. La police transporta très-poliment ces dames à bord d'un bateau en partance pour le Havre. Napoléon III se fâcha, pour complaire au parti clérical qui réclamait une éclatante réparation de l'insulte faite au drapeau de la France. Notes et contre-notes. Quelques frégates même furent envoyées dans le Tage. Le Portugal offrit des excuses, mais les sœurs ne revinrent pas.

La situation du Portugal est unique en Europe. Non-seulement on ne voit pas l'ombre d'un moine noir ou blanc, mais pas même de prêtres, semble-t-il, parce qu'ils ne portent pas de soutane. Les curés de campagne sont très-pauvres. Ils vivent maigrement, souvent de la table d'une bonne âme tendre. Aucun esprit de propagande ou de domination ne les anime. Ils sont indifférents en matière de religion comme leurs ouailles. Ils sont même libéraux à l'occasion. Quand je visitai le Portugal, le parti libéral était au pouvoir et le président du conseil était un prélat, l'évêque de Viseu. Je le vois encore à la Chambre des députés, répondant à une interpellation, en redingote, la main dans la poche, l'air goguenard, l'œil brillant, le teint chaud et débordant de vie. Quand il s'était rendu au concile pour voter l'Immaculée Conception, il s'était fait accompagner de deux nièces jeunes et jolies. C'était sans doute pour mieux approfondir la question en s'éclairant de leurs lumières. On trouva à Rome que c'était apporter trop de soins et de scrupules ; mais il ne céda pas. Pourquoi donner gain de cause aux mauvaises langues ? D'où vient que le Portugal soit le seul pays catholique où il n'y ait pas de parti clérical ? Est-ce parce que le catholicisme

y est mort? Curieux chapitre de « *l'indifférence en matière de religion.* »

— Quand nous nous promenons dans les campagnes et dans les bois, aux environs d'Albano, nous ne rencontrons presque personne, et les gens que nous voyons, hommes et femmes, sont mal vêtus, en haillons souvent. Ils ont l'air triste et sombre. On n'entend jamais rire ou chanter. Le dimanche nulle fête : pas de musiques, ni de danses, pas même de promenades. Les hommes arpentent les rues, la veste sur l'épaule, ou boivent dans les cafés et dans les débits de vin. Les femmes sont assises sur le pas de la porte. Les enfants mêmes ne jouent pas. Toute la population habite les bourgs et les villages. Point de petites fermes répandues dans les champs. Les familles s'entassent dans des maisons délabrées, puantes, souvent à moitié ruinées. Les intérieurs sont noircis par la fumée ; les meubles et les ustensiles grossiers, sales, sans nulle valeur. Ce n'est qu'à Albano qu'on trouve un peu d'aisance, et elle y est apportée par la villégiature des Romains aisés.

Quand on pense à l'Italie, on croit voir, en rêve, sous le ciel bleu, à l'ombre des pampres, de beaux jeunes couples danser au son des tambourins. Hélas ! on ne danse plus que sur commande et pour l'argent des étrangers. Où est le temps où les jeunes filles, la tunique entr'ouverte, bondissaient joyeuses, le thyrses à la main, au bruit rythmé des crotales? La jeunesse de l'humanité et la jeunesse de la nature n'existent plus que dans les marbres des bas-reliefs antiques. Le costume des femmes de la campagne romaine que, depuis Léopold Robert, tout artiste a peint ou dessiné, ne se retrouve aujourd'hui que sur les marches de la Trinità di Monte, porté par les modèles. Le jupon et la jaquette d'indienne le remplacent.

O coton ! je te maudis au nom de l'art et au nom de l'hygiène ! Tu es récolté dans les larmes et dans la douleur, par le nègre d'Amérique, par le fellah d'Égypte ou par le paria de l'Inde. Tu es filé et tissé dans ces immenses manufactures où l'être humain, la femme, l'enfant, ne sont que les acces-

soires de la machine dont le bruit les assourdit et dont l'infatigable activité les dévore. Partout tu as remplacé les costumes nationaux, si variés, si pittoresques, si bien adaptés aux nécessités du climat, ces bonnes étoffes de laine, aux vives couleurs, tissées, les soirs d'hiver, au coin du foyer, qu'égayaient les récits de la veillée ou les chants populaires. Partout, de Russie en Espagne, d'Écosse en Sicile, la même cotonnade violette, triste et pauvre. Au mois d'octobre, j'ai vu à Moscou les femmes grelotter sous ces nippes qu'elles recouvraient de vieilles nattes trouées. En Andalousie, je n'ai plus aperçu de basquines ni de jupons ondoyants sur les hanches. Les Slaves du Danube et de la Save ont encore conservé, avec leurs antiques institutions familiales, le costume des aïeux, et j'ai admiré à Sissek et à Carlstadt des chemises de femmes dont le corsage et les manches brodées étaient des merveilles; mais elles valaient plus de cent francs. Bientôt on leur apportera, avec la civilisation, les chemises à vingt sous.

— Ici dans les maisons on entend beaucoup de cris et de disputes. Marchands et chalands se querellent. Les mères tempêtent contre leurs enfants; mari et femme se disent souvent des gros mots, et il n'est pas rare que les coups suivent. Ce sont des habitudes anciennes, semble-t-il. On les retrouve encore dans Molière. Les injures y pleuvent et la menace du bâton est un compliment habituel.

— Les chevaux sont ordinairement petits et laids. Ils ont parfois du poids, mais pas de tournure. La croupe s'abaisse; le ventre est trop gros. L'animal a été mal nourri. On organise des chasses et des courses et on veut à tout prix introduire le cheval anglais. Ne vaudrait-il pas mieux améliorer les races indigènes par la sélection? Le cheval anglais est une bête essentiellement aristocratique et exigeante, qui ne convient pas aux conditions actuelles du pays.

— J'enote le prix de certaines denrées à Rome. La meilleure viande sans os coûte 2 fr. 10 c. le kilo; la qualité ordinaire, 1 fr. 65 c.; les côtelettes de porc, 1 fr. 80 c.; l'huile d'olive fine, 1 fr. 50 c. le litre; pommes de terre cuites au détail,

15 centimes le kilo; pain gris, 45 centimes le kilo; vin, 40 centimes le litre; riz, 60 centimes le kilo; pâtes, 90 centimes; une bécasse, 2 francs; un bon poulet, 1 fr. 50 c.; un âne, 60 à 70 francs; un mulet, 100 à 200 francs; un cheval, 300 à 400 francs. La journée de l'ouvrier rural à Albano, 1 fr. 30 c.

— Je suis étonné que les petits cultivateurs, si misérables et si mal nourris, ne s'occupent pas, partout en Italie, de l'élève du lapin. Ils pourraient s'en faire, non les 3,000 livres de rente légendaires, mais un supplément à leur maigre salaire ou à leur plus maigre ordinaire.

Les enfants de nos paysans, en Flandre, élèvent tous quelques nichées de lapins, et Ostende en expédie à Londres pour des millions; les peaux restent dans le pays pour la fabrication du feutre. Cela se ferait mieux encore ici, d'abord parce qu'il y a plus de terrains où l'on peut librement couper les plantes spontanées, et ensuite parce que la végétation est toujours active, même en hiver.

Je recommande à mes amis les agronomes italiens l'étude de « la question du lapin dans ses rapports avec l'alimentation des classes inférieures ! »

Ne pourrait-on pas aussi cultiver davantage la luzerne, le sainfoin ainsi que le navet ou le rutabaga en seconde récolte? On pourrait ainsi augmenter notablement le gros bétail entretenu à l'étable, et par suite recueillir plus d'engrais et mieux fumer la terre. Le cultivateur italien n'est point du tout paresseux, comme on se le figure à l'étranger. Il travaille dur et ne s'épargne pas; mais je doute qu'il tire du sol tout ce qu'il pourrait en obtenir avec des cultures plus variées et des méthodes plus scientifiques. La routine domine absolument dans ces campagnes où nulle lumière ne pénètre.

C'est par le maître d'école qu'il faudrait faire connaître des procédés de culture plus perfectionnés, et à cet effet les élèves des écoles normales devraient recevoir des notions d'agriculture simples et pratiques. Le moindre progrès agricole donnerait un produit équivalent à la moitié du budget.

— En 1471, le pape Sixte V, permit aux pauvres de cultiver



les terrains laissés en friche par leurs propriétaires. Dans différents pays, et à différentes époques, on trouve des règlements semblables.

Ils s'appuient sur cette idée, très-juste à mon avis, que la propriété a été établie pour le bien commun et que le droit exclusif cesse quand il ne répond plus au but qui l'a fait naître. La propriété existe, sans doute, pour garantir le libre développement de l'individu, mais dans la mesure où elle ne nuit pas au bien général.

Les Romains eux-mêmes, les inventeurs du domaine quiritaire, si dur et si absolu, y ont reconnu cette limite. Ils ont défini la propriété, le *dominium*, le droit d'user et d'abuser de sa chose : *Jus utendi et abutendi re sua*, pour autant que le permet la raison du droit *quatenus juris ratio patitur*. Il vous plaît de laisser votre terre en friche. Libre à vous, dit Sixte V, mais il ne faut pas que l'alimentation publique en souffre. Les pauvres auront le droit de cultiver en votre place et de se procurer, par leur travail, de quoi vivre là où vous les auriez laissés mourir de faim.

— Un trait particulier des campagnes italiennes, c'est le cochon familier. Quand le cultivateur va aux champs, un jeune porc, tout guilleret, le suit en trotinant sur ses talons comme un chien. Tandis que son maître travaille, il cherche sa nourriture aux alentours, et le soir il revient au logis. On comprend ici le compagnon de saint Antoine. On a dans les fermes, beaucoup moins souvent que chez nous, des chiens de garde. Je n'ai vu dans aucun pays aussi peu de chiens qu'en Italie. C'est de l'économie bien entendue. Mieux vaut le porc, qui rapporte, que le chien, qui coûte.

— D'Albano à Naples, la voie ferrée évite les marais pontins. Quel contraste entre l'aspect des campagnes au nord et au sud de Frosinone, entre les États de l'Église et le royaume de Naples ! Au nord, point d'habitations au milieu des champs. Toute la population est concentrée dans les bourgs, d'où elle descend pour travailler la terre. Aussi, la culture se fait sans fumier. Ces grandes plaines nues sont parfois cultivées à la bêche. Nous voyons de longues files d'hommes et de femmes,

sous la surveillance d'un directeur à cheval, retourner le sol avec leur bêche triangulaire. On dirait des nègres sous le fouet du *Feitor*. Pas d'arbres. Les sombres maisons des bourgades sont accrochées sur les pentes abruptes des rochers arides. Les montagnes au dessus sont ravinées, écorchées. L'homme a gâté la nature. Combien le salaire doit être réduit pour qu'il soit plus économique de faire de la grande culture de céréales à la bêche plutôt qu'à la charrue ! La terre ainsi traitée n'offre aucune variété ni aux regards ni à l'alimentation. Le pays est triste et celui qui l'habite malheureux.

Après Frosinone on se croirait en Toscane, sauf que les maisons sont moins bonnes. Elles sont également éparpillées au milieu des champs. Dans ceux-ci sont plantés des arbres en ligne, et la vigne y suspend ses festons. A mesure qu'on approche de Naples, le travail agricole est mieux entendu. On voit des cultures dérobées, beaucoup de lupins déjà grands, qu'on enterre comme fumure, et des navets pour le bétail. La végétation est en pleine activité, et cependant nous sommes en janvier.

Comme les paysans pourraient facilement améliorer leur alimentation, s'ils avaient près de leur demeure un petit potager, où avec l'engrais de la maison, maintenant perdu, ils obtiendraient toute espèce de légumes, pois : haricots, salades, lentilles.

Le capital manque, dit-on, et l'on fait de beaux projets pour organiser le crédit agricole. Non, ce qui fait défaut, c'est l'instruction ou de bonnes traditions. Le capital vient de la nature. Il suffit donc de diriger les forces naturelles de façon qu'elles donnent un surplus qui sera transformé en bétail, en outil, en fumier. Tout cela on le créera sur place, quand on saura comment il faut s'y prendre. Mais que peuvent faire des malheureux qui logent dans un taudis, sur des rochers pelés, et qui doivent faire une lieue pour cultiver une terre appartenant à d'autres.

Quand ils sont sans cesse exposés aux attaques et aux rapines, les hommes se cantonnent sur les points les moins

accessibles, derrière des murailles. Lorsque plus tard la sécurité règne, ils descendent dans la campagne et s'y établissent, au milieu de leurs cultures. Mais l'habitude prise persiste longtemps.

Les familles de cultivateurs, en occupant le sol, se sont distribuées de deux façons différentes. Ou elles se sont groupées en villages, ou bien elles se sont disséminées dans les campagnes.

Nous trouvons les deux types bien marqués en Belgique.

En Flandre, toutes les fermes sont situées au milieu des champs qui en dépendent. En Ardennes elles sont réunies dans l'agglomération, sauf quelques grandes fermes d'origine récente ou fondées par des abbayes.

L'exploitation par village (*Dorfwirtschaft*) est de beaucoup la plus répandue. On la trouve dans une grande partie de l'Allemagne, de la France, de l'Espagne, de l'Italie et presque partout en Hongrie, en Roumanie, en Turquie et en Russie. En Angleterre domine le système des fermes éparpillées. Celui-ci est évidemment le plus favorable à la bonne culture, mais primitivement l'autre système existait seul, pour deux motifs : d'abord, pour la facilité de la défense ; en second lieu, parce que tout le territoire de la commune était traité comme un ensemble et soumis tout entier à une même rotation. Récemment, en visitant l'Eifel, j'y ai trouvé des types parfaits de cet ancien ordre de choses, notamment à Manderscheid. Un tiers du territoire était en seigle, d'un seul tenant sans interruption, un second tiers en avoine, un troisième tiers en racines et fourrages. L'assolement triennal est obligatoire pour tous.

Plus anciennement encore tout le territoire de la commune était périodiquement repartagé entre les familles, et les parts égales tirées au sort. Cela se fait encore en Russie et à Java, en Suisse également, pour les *Allmends*, et dans nos Ardennes pour les bruyères à essarter. On ne peut, dans ce cas, construire des fermes au milieu des champs.

La cohabitation des cultivateurs en village est aussi plus agréable et plus favorable à la sociabilité. Les relations entre

voisins sont plus fréquentes. On se prête mieux assistance et on se voit plus souvent. Il n'est donc pas facile de passer au système des fermes dispersées.

L'Italie, n'ayant ni houille ni fer, n'est pas destinée à devenir un pays industriel, et je l'en félicite. C'est donc à l'agriculture qu'elle doit demander un accroissement de richesse, que la nature tient à sa disposition.

Si toute l'Italie était cultivée comme la Lombardie, la Toscane ou les environs de Naples, elle aurait quarante millions d'habitants vivant dans l'aisance. Que faut-il pour cela? Rien qu'une bonne direction donnée au travail. Quand l'Italien travaille pour lui-même, nul n'est plus laborieux, plus sobre, plus économe. Diffusion de la propriété et de l'instruction, voilà le salut.

CASTELLAMARE. — Hôtel Quisisana. — Je suis ici dans un véritable paradis. L'hôtel domine la ville de Castellamare. On y arrive par une route en zigzag, sous un berceau de vieux chênes yeuses aux formes étranges. A travers leurs feuilles luisantes, d'un vert foncé, le ciel paraît plus bleu et leurs ombres tracent, sur le gravier jaune, des dessins mouvants d'un gris cendré. Au-dessus du jardin rempli d'orangers, de citronniers et de mandariniers, deux gigantesques pins parasols étendent leurs ombelles ouvertes en éventail. Partout des fleurs ravissantes. Les cobéas couvrent les balustrades de leurs clochettes violettes; des salvias, d'un rouge ardent, se mêlent aux marguerites en arbres. Les violettes embaument l'air. Nulle part on ne voit mieux le Vésuve. Il s'élève en pente douce au-dessus du golfe. Le haut de la montagne est tout noir et elle vomit un énorme panache de fumée blanche, que le vent emporte à quatre ou cinq lieues du cratère, en *cumuli* si épais, qu'ils paraissent solidifiés. Le soir, de ma fenêtre je vois la bouche du volcan toute rouge de la réverbération de la lave en fusion. Immédiatement derrière l'hôtel, la montagne s'élève en pentes rapides, toutes couvertes de châtaigniers. On peut y faire des courses ravissantes. Au-dessous de nous, dans le port, on charge les voiliers qui vont apporter les oranges de Sorente à New-

York. Dans l'arsenal, on aperçoit la coque noire et gigantesque de l'*Italia*, l'immense cuirassé en construction, dont s'enorgueillit la marine italienne.

Je trouve ici une cuisine exquise. Une ferme et un potager sont annexés à l'hôtel, et ainsi on a du beurre et des légumes d'une fraîcheur parfaite. Nulle part je n'ai eu une nourriture aussi naturelle et aussi soignée en même temps. Mon estomac fatigué, qui s'y est remis, s'en souvient avec reconnaissance. J'ai ratifié le nom de la maison : *Qui si sana* « Ici on guérit, » et je la recommande à tous.

— Nous visitons Pompéi à plusieurs reprises. Je ne m'en lasse pas, et quoique je la revoie pour la troisième fois, mon impression est plus vive qu'il y a trente ans.

Que la vie antique était différente de la nôtre ! Elle était bien équilibrée et, par conséquent, joyeuse. Comme tout est gai dans cette ville charmante ! Les marbres et les stucs se détachent sur le ciel éclatant. Des arabesques aux vives couleurs ornent tous les murs, et des peintures représentent les amours des dieux. Nulle trace de mélancolie. Jusqu'aux bas-reliefs des tombeaux nous montrent des chasses pleines d'entrain, des tritons amoureux enlaçant des néréides, ou les danses des fêtes de Bacchus. A-t-on voulu symboliser ainsi la vie persistante et l'éternelle jeunesse ?

L'existence était simple, même chez les riches : voyez comme les chambres à coucher sont petites. Il y a à peine place pour un lit. C'est que le costume était peu compliqué : une tunique pour l'homme comme pour la femme, et au dessus un manteau ou une chlamyde de laine blanche. Ces sybarites étaient vêtus comme nos moines. Pas de changements de mode. Peu d'armoires et de meubles pour serrer les effets. La salle à manger est grande, parce qu'on s'y couche pour causer plus à l'aise ; mais la cuisine est petite : quelques fourneaux à peine, parce que l'ordinaire n'est pas surchargé. Rappelez-vous le menu d'Horace. En somme, sauf les monstres dont Trimalchion est le type, l'homme antique a peu de besoins et partant peu de soucis. Il lui est facile de dire : *Omnia mecum porto*. Le tonneau de poterie

de Diogène est presque aussi grand qu'un cabinet pompéien.

Et comme l'éducation était admirablement comprise! Les anciens se gardaient bien de se crever les yeux et de s'appauvrir le sang jusqu'à l'anémie pour apprendre des langues mortes. Fortifier le corps, assouplir les muscles était pour eux la grande affaire. Ils y consacraient plusieurs heures par jour : bains, gymnastiques, courses, jeux athlétiques, et toujours le plein air; jamais d'appartements renfermés et sans soleil où l'on s'étirole, comme maintenant. Dans toute la maison antique, même dans la chambre à coucher, le soleil et l'air pénétraient librement. On s'instruisait par des entretiens, en se promenant sous les portiques. La mort même était sans tristesse. Nous, nous multiplions et varions sans cesse nos besoins. Nous devons ainsi multiplier à proportion les moyens d'y pourvoir, et dans cette incessante poursuite de la richesse, nous devenons incapables de jouir de ce qu'elle peut nous procurer : *Et propter vitam vitæ perdere causas.*

A quoi bon l'opulence, à quoi bon les hauts emplois, à quoi bon les honneurs, si le corps est souffrant? La santé est la chose essentielle; nous faisons tout pour la regagner quand nous l'avons perdue, mais rien pour la conserver.

N'est-il pas très-étrange que ceux qui nous vantent sans cesse les Grecs et les Romains nous imposent un plan d'éducation qui est complètement l'opposé de ce que faisaient les anciens?

A Pompéi, on n'a pas encore découvert de quartier pauvre semblable à ceux où s'entassaient les parias de nos cités actuelles. C'est que les esclaves étaient logés par leurs maîtres et dans leurs maisons, comme nous faisons pour nos animaux domestiques. L'esclavage empêchait le paupérisme. Il était le fondement de la société. Le gros travail exécuté par des êtres à formes humaines, mais sans droits et considérés comme des bêtes de somme; l'homme libre, sans soucis vulgaires, s'occupant du développement de ses facultés et du gouvernement de l'État, voilà l'idée que l'on se faisait de l'ordre rationnel. Le christianisme, en apportant au monde la notion de la perfection et celle de l'égalité, a répandu la semence de

nos inquiétudes et de nos révolutions. Mais c'est là sa grandeur. La soif de la justice, la poursuite de l'idéal nous tourmentent. Nous traversons une période de transition. Nous sommes en marche vers ce royaume de Dieu, annoncé par l'Évangile, où les derniers seront les premiers. Les joies faciles de la bête heureuse et satisfaite ne nous suffisent plus, comme au temps du paganisme, et l'iniquité qui existe encore au fond des relations sociales ne laisse en repos ni ceux qui en souffrent, ni ceux qui en profitent. Ce n'est pas un habitant de Pompéi qui aurait dit avec Musset :

Au fond des vains plaisirs que j'appelle à mon aide,  
J'éprouve un tel dégoût, que je me sens mourir.

Les populations des environs de Naples sont encore les plus heureuses et les plus gaies de l'Italie. Le climat est si doux, la terre est si fertile ! Même dans les demeures pauvres, à la campagne, règne quelque propreté. Le lit en fer, avec une belle couverture blanche, est très-soigné. On entend parfois rire et chanter. Cependant le peuple se plaint. Il regrette les « oignons d'Égypte » du temps des Bourbons. Les vivres ont doublé ou triplé, et le salaire n'a pas augmenté en proportion. Les moyens de s'employer ne se sont surtout pas suffisamment multipliés. Il faudrait plus d'initiative, plus de génie d'entreprise chez ceux qui détiennent le capital.

O vous qui gouvernez l'Italie, ayez pitié du pauvre peuple ! N'augmentez pas les impôts et diminuez les dépenses. L'attentat de Passanante est un avertissement. On entrevoit dans les réponses de son interrogatoire ce qui se passe dans le cerveau de ceux qu'irrite la gêne dont souffrent les classes inférieures. « Si j'ai frappé le roi Humbert, dit Passanante, c'est parce qu'il est né d'un père qui s'enrichissait par l'impôt sur la mouture. Je hais, ajoute-t-il, les tyrans et les misères qu'ils créent. Le Christ, avec sa barque et avec sa doctrine, sauvera le monde ; mais nous, nous devons combattre avec les armes et la révolution. »

Le Parlement vote sans cesse de nouveaux millions pour des fortifications, pour des bateaux cuirassés, pour des uniformes, pour des fusils, pour des palais et des arcs de triomphe. Il ne voit pas qu'il prépare le terrain des révolutions politiques et sociales.

Quand on songe que tout cet édifice si coûteux, censément érigé pour maintenir l'ordre, n'a d'autre effet que de créer la misère de ceux qui travaillent, peut-on s'étonner que dans leurs cerveaux troublés surgisse l'idée de détruire la machine qui les écrase?

ÉMILE DE LAVELEYE.

